Bataille de Rivoli – Extrait des : Batailles célèbres des armées françaises (1796-1815). Ecrites à Ste-Hélène sous la dictée de l'empereur. - Editeur : E. Ardant (Limoges) – 1882 – Sources : www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie 2019

BATAILLE DE RIVOLI.

13 et 14 janvier 1797

Depuis l'offensive de Provera, le 1er janvier 1797, jusqu'à la reddition de Mantoue, le 1er février suivant, espace d'un mois.

Etat de l'Italie. — Venise faisait de nouvelles levées d'Esclavons, il arrivait tous les jours de nouveaux bataillons dans les lagunes ; les partis étaient en présence dans toutes les villes du pays vénitien. Les citadelles de Vérone et de Brescia étaient dans les mains des troupes françaises. Des troubles survenus à Bergame firent sentir la nécessité d'occuper la citadelle ; le général **BARAGUAY-D'HILLIERS** en prit possession.
Les négociations avec Rome continuaient ; mais elles ne marchaient pas.
Le général en chef annonça à Milan son départ pour Rome ; il fit partir le général **LAHOSSE** avec quatre mille Italiens pour Bologne, y dirigea une colonne de trois mille Français, et fit prévenir le grand-duc de Toscane que ses troupes traverseraient ses Etats pour se rendre à Perrugia ; il partit effectivement lui-même, et se rendit à Bologne.
MANFREDINI vint l'y trouver pour ménager les intérêts de son maître, et s'en retourna convaincu que le général français marchait sur Rome. Pour cette fois, cette cour ne fut point dupe de toutes ces apparences ; elle resta immobile. Elle était au fait des plans adoptés à Vienne et en espérait le succès. Cependant, lorsqu'elle apprit que le général français était à Bologne, le secrétaire d'Etat fut étonné ; mais le ministre d'Autriche soutint son courage en lui faisant comprendre que rien n'était plus heureux pour leurs vues que d'attirer le général français dans le fond de l'Italie, et que, fallût-il quitter Rome, ce serait encore un bonheur, puisque la défaite des Français sur l'Adige en serait d'autant plus assurée.

Situation de l'armée autrichienne. — **ALVINZI** recevait tous les jours des renforts considérables. Le Padouan, le Trevisan et tout le Bassanais, étaient couverts de troupes autrichiennes. Il s'était écoulé deux mois depuis la bataille d'Arcole ; l'Autriche les avait mis à profit pour faire arriver dans le Frioul les divisions tirées des rives du Rhin, où les armées françaises étaient inactives et en plein quartier d'hiver. Un mouvement avait été imprimé à toute la monarchie autrichienne. On leva dans le Tyrol plusieurs bataillons d'excellents tireurs : il fut aisé de leur persuader qu'il fallait défendre leur territoire et aider à reconquérir l'Italie, si essentielle à la prospérité du Tyrol. Les succès de l'Autriche, dans la campagne dernière en Allemagne, et ses humiliations en Italie, avaient remué l'esprit public. Les grandes villes offraient des bataillons de volontaires : Vienne en fournit quatre ; on leva ainsi un renfort de dix à douze mille volontaires.
Les bataillons de Vienne reçurent de l'impératrice des drapeaux brodés de ses propres mains. Ils les perdirent, mais les défendirent avec honneur. L'armée d'Autriche se composait de huit divisions de forces inégales, de plusieurs brigades de cavalerie incorporées avec ces divisions, et de deux divisions de cavalerie. On évaluait cette armée à plus de quatre-vingt mille combattants.

III. **Situation de l'armée française.** — L'armée française avait été renforcée, depuis Arcole, de deux régiments d'infanterie tirés des côtes de la Provence, la 57e en faisait partie, et d'un régiment de cavalerie. Cela faisait environ cinq à six mille hommes, et compensait les pertes d'Arcole et du

blocus de Mantoue. **JOUBERT**, avec une forte division, occupait Montebaldo, Rivoli et Bussolengo. **REY**, avec une division moins forte, était en réserve à Dezenzano. **MASSÉNA** était à Vérone, avec une avant-garde à Saint-Michel; **AUGEREAU** à Legnano, avec une avant-garde à Bevilaqua. **SERRURIER** bloquait Mantoue. La Corona était couverte de retranchements. Les châteaux de Vérone et de Legnano étaient en bon état, ainsi que Peschiera et Pizzighitone. On occupait les citadelles de Brescia, Bergame, le fort de Fuente, la citadelle de Ferrare et le fort Urbin. Des forces navales sur le lac de Guarda nous assuraient la possession de ce lac. Des barques armées, placées sur le lac Majeur et le lac de Côme, y exerçaient une sévère police.

Plan d'opération adopté par la cour de Vienne. — **WURMSER** avait débouché sur trois colonnes : sa droite par la chaussée de Chiusa, au-delà du lac de Guarda ; son centre par Montebaldo, entre le lac de Guarda et l'Adige ; sa gauche par la rive gauche de l'Adige. Quelques mois après, **ALVINZI** avait attaqué sur deux colonnes ; l'une opérant dans le Tyrol, l'autre sur la Piave, la Brenta et l'Adige. Mais la bataille de Lonato, celles de Castiglione, d'Arcole, avaient fait échouer ces deux plans de campagne. La cour de Vienne adopta cette fois un nouveau plan, qui se liait avec les opérations de Rome. Il fut arrêté que l'armée autrichienne ferait deux grandes attaques : la première par le Montebaldo, comme avait fait **WURMSER**, la seconde sur l'Adige, par les plaines du Padouan ; que les deux corps qui exécuteraient ces deux attaques n'auraient rien de commun entre eux ; qu'ils marcheraient indépendamment l'un de l'autre ; de sorte que si l'un réussissait, le premier but serait rempli et Mantoue débloqué. Le corps principal devait déboucher par le Tyrol ; et, s'il battait l'armée française, il arriverait sous les murs de Mantoue, et y ferait sa jonction avec le deuxième corps qui agissait sur l'Adige.
Si au contraire la principale attaque échouait, et que le second corps réussît, le siège de Mantoue serait également levé et la place réapprovisionnée. Alors ce corps d'armée se jetterait dans le Seraglio, et établirait ses communications avec Rome. Le maréchal **WURMSER** prendrait le commandement de l'armée qui était dans la Romagne. La grande quantité de généraux, d'officiers et de cavalerie démontée qui se trouvait dans Mantoue, servirait à discipliner l'armée du pape et ferait une diversion qui obligerait le général français à avoir aussi deux corps d'armée, l'un sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite du Pô.
Un agent secret envoyé de Vienne, fort intelligent, fut arrêté par une sentinelle comme il franchissait le dernier poste de l'armée française devant Mantoue. On lui fit rendre sa dépêche, qu'il avait avalée, renfermée dans une petite boule de cire à cacheter.
Cette dépêche était une petite lettre écrite en caractères très-fins, signée de l'empereur **FRANÇOIS**. Il annonçait à **WURMSER** qu'il allait être incessamment dégagé. Dans tous les cas, il lui ordonnait de ne pas se rendre prisonnier, d'évacuer la place, de passer le Pô, ce qu'il pouvait faire puisqu'il était maître du Seraglio, et de se rendre dans les Etats du pape, où il prendrait le commandement de son armée. L'empereur d'Autriche supposait, comme on le voit, que **WURMSER** était maître du Seraglio; il était mal informé.

Combat de Saint-Michel. — En exécution du plan adopté par la cour de Vienne, **PROVERA** eut le commandement du corps d'armée qui devait agir sur l'Adige pour passer cette rivière et se porter sur Mantoue. Les bataillons volontaires de Vienne faisaient partie du corps d'armée, qui était composé de trois divisions formant vingt-cinq mille hommes. Aux premiers jours de janvier, **PROVERA** porta son quartier général à Padoue. Le 12, il se dirigea, avec deux divisions, sur Montagna, où était l'avant-garde d'**AUGEREAU,** commandée par le brave général **DUPHOT**. Au même moment, la troisième division autrichienne, qui avait pris position sur les hauteurs de Caldiero, marcha sur Saint-Michel pour y attaquer l'avant-garde de **MASSÉNA**, dont le quartier

général était à Vérone ; c'était une fausse attaque. Le général **DUPHOT**, attaqué à la pointe du jour par l'avant-garde de **PROVERA**, composée des volontaires de Vienne, la contint facilement et la repoussa. Mais vers midi, toute l'armée autrichienne s'étant déployée, **DUPHOT** fit retraite et repassa l'Adige à Legnano. La division qui forma la droite de **PROVERA**, et qui attaqua Saint-Michel, était la plus faible. Le général **MASSÉNA** marcha de Vérone au secours de son avant-garde. La division autrichienne fut rompue, dispersée et poursuivie l'épée dans les reins jusqu'au-delà de l'Alpon.

Ce fut dans ce moment que le général français arriva en poste de Bologne. Il avait été instruit, par ses agents de Venise, du mouvement de l'armée autrichienne sur Padoue, Il avait fait camper les troupes italiennes sur la frontière de la Transpadane : pour s'opposer au pape, dirigé les deux mille Français de Bologne sur Ferrare, où ils avaient passé le Pô à Pont-di-Lagoscuro, et rejoint l'armée sur l'Adige. De sa personne il passa le Pô à Borgoforte, se rendit au quartier général de Roverbella, et arriva à Vérone au plus fort du feu du combat de Saint-Michel. Il ordonna sur-le-champ à **MASSÉNA** de replier dans la nuit toutes ses troupes sur Vérone.

L'ennemi paraissait être en opération, et il fallait tenir toutes les troupes disponibles pour pouvoir se porter où serait la véritable attaque. Dans la nuit, on reçut des nouvelles du quartier général de Legnano, qui disaient que toute l'armée autrichienne était en mouvement sur le bas Adige ; que le grand état-major de l'ennemi y était, ainsi que deux équipages de pont. Le rapport du général **DUPHOT**, officier de confiance, ne laissait aucun doute sur les nombreuses forces déployées devant lui : il les portait à vingt mille hommes, et supposait que c'était la première ligne de l'ennemi. On fut confirmé dans l'opinion que l'ennemi opérait sur le bas Adige par la nouvelle de ce qui s'était passé à la Corona. **JOUBERT** manda que, pendant toute la journée du 12, il avait été attaqué par l'ennemi, qu'il l'avait contenu, et que la division autrichienne avait été repoussée dans toutes ses tentatives.

Le général Alvinzi occupe la Corona et jette un pont sur l'Adige. — Le général français ordonna à la division **MASSÉNA** de repasser l'Adige et de se réunir sur la rive droite. Il attendit ainsi toute la journée du 13 ce qui se serait passé ce même jour à Legnano, sur l'Adige et la Corona. Les troupes furent prévenues d'être prêtes à faire une marche de nuit et d'être sous les armes à dix heures du soir. La division qui était à Dezenzano se porta le 11 à Castel-Novo et attendit là de nouveaux ordres.

Il pleuvait à grands flots. Les troupes étaient sous les armes ; mais le général en chef ignorait encore de quel côté il les dirigerait. A dix heures du soir, les rapports du Montebaldo et du bas Adige arrivèrent. **JOUBERT** mandait que le 13, à neuf heures du matin, l'ennemi avait déployé de grandes forces, qu'il s'était battu toute la journée ; que sa position étant très-serrée, il avait eu le bonheur de se maintenir ; mais qu'à deux heures après midi, s'étant aperçu qu'il était débordé par la gauche par la marche d'une division autrichienne qui longeait le lac de Guarda et menaçait de se placer entre Peschiera et lui, et par sa droite par une autre division ennemie qui avait longé la rive gauche de l'Adige, jeté un pont à une heure au-dessus de Rivoli, passé ce fleuve et filait par la rive droite, longeant le pied du Montemagone, pour enlever le plateau de Rivoli, il avait jugé indispensable d'envoyer une brigade pour s'assurer le plateau de Rivoli, la clef de toute la position, et que sur les quatre heures il avait jugé lui-même nécessaire d'abandonner la Corona, afin d'arriver de jour sur le plateau de Rivoli, qu'il serait obligé d'évacuer le lendemain avant neuf heures. Sur le bas Adige, l'ennemi avait bordé la rive gauche. Nous étions sur la rive droite. Le projet de l'ennemi se trouva dès lors démasqué. Il fut évident qu'il opérait avec deux grandes armées sur le Montebaldo et sur le bas Adige. La division **AUGEREAU** parut suffisante pour disputer et défendre le passage de la rivière. Sur le Montebaldo, il n'y avait pas un moment à perdre, puisque l'ennemi allait faire sa

jonction avec son artillerie et sa cavalerie, en s'emparant du plateau de Rivoli ; et que si on pouvait l'attaquer avant qu'il se fût emparé de ce point important, il serait obligé de combattre sans son artillerie et sans sa cavalerie. Il ne fut plus douteux que la principale attaque de l'ennemi ne fût par le Montebaldo. Toutes les troupes furent donc dirigées sur le plateau de Rivoli. Le général en chef s'y rendit lui-même à deux heures du matin.

Bataille de Rivoli. — Le temps s'était éclairci, il faisait un clair de lune superbe.
NAPOLÉON monta sur différentes hauteurs et observa les diverses lignes des feux ennemis. Elles remplissaient le pays entre l'Adige et le lac de Guarda ; l'atmosphère en était embrasée. On distingua fort bien cinq corps qui paraissaient formés par cinq divisions qui avaient déjà commencé leur mouvement la veille. Les feux des bivouacs annonçaient quarante ou cinquante mille hommes. Les Français devaient être à six heures du matin à Rivoli, avec vingt-deux mille hommes : c'était encore une très-grande disproportion ; mais nous avions sur l'ennemi l'avantage d'avoir soixante pièces de canon et plusieurs milliers de chevaux. Il fut évident, par la position des cinq bivouacs ennemis, qu'ils voulaient nous attaquer vers neuf ou dix heures du matin. La colonne de droite, qui était fort éloignée, avait pour but de venir cerner le plateau de Rivoli par derrière : elle ne pouvait être arrivée avant dix heures ; la première division du centre devait avoir la destination d'attaquer notre position de gauche. La seconde, qui était sur la crête supérieure de Montebaldo, près Saint-Marco, avait pour but de s'emparer de la chapelle de Saint-Marco, de descendre par le plateau de Rivoli, et d'ouvrir le chemin à la colonne de gauche, qui avait longé le pied du Montebaldo, et se trouvait bivouaquée au bord du plateau le long de l'Adige, au fond de la vallée. Le cinquième bivouac paraissait une division de réserve : il était en arrière.
Sur ces données, **NAPOLÉON** établit son plan. Il ordonna à **JOUBERT**, qui avait évacué la chapelle Saint-Marco, et qui n'occupait plus le plateau de Rivoli que par une arrière-garde, de reprendre de suite l'offensive ; de se réemparer de la chapelle, et, à l'aube du jour, de pousser la deuxième division du centre de l'ennemi, qui était sur la crête supérieure, aussi loin que possible. Cent Croates, instruits par un prisonnier de l'évacuation de Saint-Marco, venaient d'en prendre possession, lorsque **JOUBERT** remonta sur cette chapelle à quatre heures du matin, et reprit sa position en avant.
La fusillade s'engagea avec un régiment de Croates. Au jour, **JOUBERT** attaqua la division qui était devant lui, et la poussa de hauteurs en hauteurs sur la crête supérieure de Montebaldo, qui domine la village de l'Adige. La première division autrichienne du centre pressa alors sa marche, et un peu avant neuf heures elle arriva sur les hauteurs de gauche du plateau de Rivoli. Elle n'avait point d'artillerie. La 14^{e} et la 85^{e} qui garnissaient ce plateau, avaient chacune une batterie. La 14^{e} qui occupait la droite, repoussa les attaques de l'ennemi ; la 85^{e} fut débordée et rompue. Mais le général français courut à la division **MASSÉNA**, qui, ayant marché toute la nuit, prenait un peu de repos, la mena à l'ennemi ; et, en moins d'une demi-heure, la première division autrichienne du centre fut battue et mise en déroute : il était dix heures et demie. La division autrichienne de la gauche, composée de trois mille hommes d'infanterie, de cinq à six mille hommes de cavalerie, de toute l'ambulance et le gros bagage de l'armée, qui était au fond de la vallée, entendant la fusillade près du plateau, et s'étant aperçue que **JOUBERT**, qui était à une lieue en avant, n'avait plus personne à la chapelle Saint-Marco, fit monter quelques bataillons de troupes légères pour l'occuper et prendre **JOUBERT** à dos.
Lorsque ces bataillons furent à demi hauteur, l'ennemi se hasarda à faire déboucher douze pièces de canon, deux à trois bataillons d'infanterie et mille chevaux. Cette opération était difficile ; c'était une véritable escalade. **JOUBERT**, s'en étant aperçu, envoya au pas de course trois bataillons, qui arrivèrent à la chapelle avant l'ennemi, et le précipitèrent au fond de la vallée. Une batterie de

quinze pièces, placée au plateau de Rivoli, mitrailla la partie de la colonne de gauche qui commençait à déboucher. Le colonel **LECLERC** chargea par peloton avec trois cents chevaux. Le chef d'escadron **LASALLE** était à la tête du premier peloton, et, par son intrépidité, décida du succès. L'ennemi fut culbuté dans le ravin ; on prit tout ce qui avait débouché, infanterie, cavalerie, artillerie.

A onze heures, la colonne de droite de l'armée autrichienne arriva à la position qui lui était indiquée. Elle y trouva notre division de réserve de Dezenzano. Elle plaça une brigade pour la tenir en échec. L'autre brigade, forte de quatre mille hommes, se plaça sur la hauteur, à cheval sur le chemin de Vérone au plateau de Rivoli. Elle n'avait point d'artillerie, elle croyait avoir tourné l'armée française, mais il était trop tard. A peine arrivée sur la hauteur, elle put voir la déroute de trois divisions autrichiennes du centre et de la gauche. On dirigea contre elle douze à quinze pièces de la réserve.

Après une vive canonnade elle fut attaquée, cernée et entièrement prise. La deuxième brigade, qui était plus en arrière, en position contre la réserve de Dezenzano, se mit en retraite. Elle fut vivement poursuivie ; une grande partie fut tuée ou prise. Il était une heure après midi ; l'ennemi était partout en retraite et vivement poursuivi.

JOUBERT avança avec tant de rapidité qu'un moment nous crûmes toute l'armée d'**ALVINZI** prise. **JOUBERT** arrivait à l'escalier, seule retraite de l'ennemi ; mais **ALVINZI**, sentant le danger où il était, marcha avec ses troupes de réserve, contint **JOUBERT**, et même lui fit perdre un peu de terrain. La bataille était gagnée. Nous avions du canon, des drapeaux et un grand nombre de prisonniers. Deux de nos détachements qui venaient rejoindre l'armée donnèrent dans la division qui nous avait coupé le chemin de Vérone.

Le bruit se répandit aussitôt sur les derrières que l'armée française était cernée et perdue.

Dans cette journée, le général en chef fut plusieurs fois entouré par l'ennemi. Il eut plusieurs chevaux tués ou blessés. **CHABOT** occupait Vérone avec une poignée de monde ; mais la division de Caldiero avait été si bien battue le 12 à Saint-Michel, qu'elle n'avait pu rien entreprendre. Elle se contenta de garder sa position.

VIII. **Passage de l'Adige par Provera. Il marche sur Mantoue**. — Le 14, **PROVERA** jeta un pont à Anghiari ; et le 15, à la pointe du jour, il passa l'Adige et se mit en marche sur Mantoue. **AUGEREAU** se porta sur le pont de l'ennemi, fit prisonniers quinze cents hommes que **PROVERA** avait laissés pour sa garde, et s'empara du pont pendant la journée du 15 ; mais **PROVERA** avait gagné une marche sur lui : Mantoue était compromise.

Il est difficile d'empêcher un ennemi qui a plusieurs équipages de pont de passer une rivière lorsque l'armée qui défend le passage a pour but de couvrir un siège. Le général doit avoir pris ses mesures pour arriver à une position intermédiaire entre la rivière qu'il défend et la place qu'il couvre avant l'ennemi. Le général français avait donné des ordres en conséquence. Aussitôt que l'ennemi aurait passé, il fallait se diriger sur la Molinella, y arriver avant lui, et, après avoir couvert la place, marcher à sa rencontre.

L'oubli de ce principe et de ces instructions compromit Mantoue.

NAPOLÉON, ayant appris à trois heures après midi que **PROVERA** jetait un pont à Anghiari, prévit sur-le-champ ce qui allait arriver. Il laissa à **MASSÉNA**, à **MURAT** et à **JOUBERT** le soin de suivre le lendemain **ALVINZI**, et partit à l'heure même avec quatre régiments pour se rendre devant Mantoue. Il arriva à Roverbello comme **PROVERA** arrivait devant Saint-Georges. **HOHENZOLLERN**, qui commandait l'avant-garde de **PROVERA**, parut le 16 à l'aube du jour. Il arrivait à la tête d'un régiment couvert de manteaux blancs à la porte de Saint-Georges. Il savait que

ce faubourg n'était point fortifié, qu'il n'était couvert que par un simple retranchement de campagne ; il espérait le surprendre.

MIOLIS, qui y commandait, ne se gardait que du côté de la ville. Il savait qu'il était couvert par une division qui était sur l'Adige, et que l'ennemi était très-loin. Les hussards de **HOHENZOLLERN** ressemblaient au premier de hussards français. Cependant un vieux sergent de la garnison de Saint-Georges, qui faisait du bois à deux cents pas de la place, fixe cette cavalerie arrivant sur la ville ; il conçut des doutes, qu'il communiqua à un de ses camarades ; il leur parut que les manteaux blancs étaient bien neufs pour être Berchini. Ces braves gens, dans l'incertitude, se jettent dans Saint-Georges, crient aux armes et poussent la barrière. La cavalerie se mit au galop ; mais il n'était plus temps : elle fut reconnue et mitraillée. Toutes les troupes furent bientôt sur les remparts. A midi **PROVERA** cerna la place. Le brave **MIOLIS**, avec quinze cents hommes, se défendit toute la journée.

———————

Ancestrami